

Echo de Plumes



Les Poètes de la Cité

Périodique n° 5

Été 2019



Comité de l'association :

Rémi Mogenet

Bluette Staeger

Giovanni Errichelli

Rédaction et mise en page :

Giovanni Errichelli

Genève

Conception graphique :

Nitza Schall

Site internet :

www.lespoetesdelacite.ch

« Bercé par le rythme des saisons, L'Écho de Plumes est une revue poétique, créée en 2015 par Les Poètes de la Cité, qui a pour objectif de saisir au vol les précieux élans de ses poètes pour les offrir en partage, avant que le jour ne décline. »

Fenêtre sur la vie de l'association, l'Écho de plumes se veut avant tout une ouverture sur les âmes et un chemin vers les cœurs... ».

Message du comité

Chère lectrice, cher lecteur,
Amis poètes,

C'est une nouvelle fois avec grand plaisir que nous vous proposons ici, au midi des vacances estivales, une variété de textes produits au fil de l'année par les membres de la vénérable association qui les unit.

Cette année, le 28 juin très exactement, « *le château de Voltaire ouvrait grand ses portes et ses jardins pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Rousseau* » et c'était important !

Non pas que l'un, super-héros ami des riches et des nantis ouvrît les portes de sa demeure à l'autre, anti-héros défendant le pauvre et oriflamme de justice sociale, mais que l'invitation soit relevée...

Bonne lecture à toutes et à tous, très bel été !



La Journée Mondiale de la poésie à Genève

(24 mars 2019)



Intervention de Mme KIM

Tout d'abord je voudrais remercier Rémi, pour la place qu'il a donnée à Sang-Tai en cette journée et aussi je voudrais le remercier de la part de Sang-Tai qui était tellement heureux d'avoir lu, en septembre, octobre les articles sur son blog. Je remercie aussi Patrick pour tout ce qu'il a fait pour nous deux. Je tiens à remercier aussi Byeul-A, Jean- Pierre et Chantal qui ont tenu à être là aujourd'hui et ont bien voulu lire quelques-uns des poèmes courts de Sang-Tai. Et puis Merci également à vous tous ici.

Cela fait 4 mois que Sang-Tai est décédé et parler de lui aujourd'hui m'est difficile, mais c'est une réalité bien quotidienne à laquelle je dois me confronter. Alors ce texte ressemble un peu à une promenade et je commencerai cette intervention par une petite anecdote.

Après plusieurs années de vie commune et comme je m'étonnais, encore une fois, au détour d'une discussion, de ses connaissances sur notre littérature occidentale, il me disait « tu sais, Agnès, quand j'étais enfant j'avais lu tous les livres de la bibliothèque », alors je lui disais d'arrêter avec ses fanfaronnades et il laissait faire ou dire. Mais force a été de constater, après plus de 42 ans de vie commune, qu'il avait lu depuis, comme on dit, sa plus tendre enfance, de nombreuses œuvres occidentales de toutes sortes.

Et cela m'amène à vous parler de son enfance. Il était le deuxième enfant d'une fratrie de 6, né en automne 1943, le jour de la fête des récoltes, de parents encore adolescents puisque cette union, comme beaucoup de mariages de cette époque en Corée, était arrangée par les parents et les jeunes mariés avaient tout juste 16 ans. C'est donc les grands parents qui se sont sans doute beaucoup occupés de lui enfant et plus particulièrement les grands-parents maternels.

La vie quotidienne était pétrie par les règles confucéennes et se déroulait, en tout cas dans les apparences, dans une ambiance patriarcale. Sang-Tai racontait, par exemple, qu'à cette époque- là, il mangeait, dans une pièce à part, seul face à son Grand-père et qu'il n'avait pas le droit de parler. Dès l'âge de 4 ans ce Grand-père, qu'il ne craignait pas du tout, alors que les adultes le disaient impressionnant, lui enseignait

les caractères qu'il a, après ses études nommés caractères « asiatiques » et se refusait à nommer « chinois », puisque tous les pays de l'Asie les utilisaient. (Cela me fait penser aussi à ces jours où il nous reprenait quand nous parlions de la mer du Japon ou de la mer de Chine : il refusait de les nommer ainsi, comme cela leur a été imposé). C'est à sa Grand- mère qu'il posait de nombreuses questions parce que, sans doute, c'était elle qui était toujours là disponible ; et comme il lisait beaucoup et toutes sortes de livres, même ceux que « je n'aurais jamais dû lire, à cet âge, disait-il », il se faisait souvent rabrouer pour des questions jugées incongrues, stupides ou pour lesquelles les explications étaient difficiles. Par exemple, il se souvenait lui avoir demandé pourquoi on disait dans la bible que « lorsqu'on se faisait frapper sur la joue droite il fallait tendre la joue gauche ». Mais il vivait déjà dans un milieu où l'Art avait toute sa place. Le grand père, médecin chinois, friand de littérature, réunissait régulièrement des lettrés chez lui.

En tout cas, cette enfance fut marquée par la fin de l'occupation japonaise, la guerre froide et la guerre.

Pendant l'occupation, les japonais ont voulu réduire puis interdire l'usage du coréen, l'enseignement était dispensé en japonais, mais la résistance était telle que ce projet des japonais ne put aboutir. C'est donc sous l'occupation japonaise que les coréens ont traduit du japonais, de nombreuses œuvres littéraires et philosophiques occidentales. Ceci permit à Sang-Tai d'accéder à la lecture de ces œuvres. Et malgré sans doute les erreurs dues à la double traduction, cela était d'une immense richesse.

Et puis la guerre ; guerre qu'il a vécue comme profondément injuste jusqu'à sa mort. Diviser la Corée a été la décision des puissances occidentales à Yalta et contrairement peut-être à beaucoup de coréens du sud, il en voulait aux américains qu'il n'a jamais considérés comme des sauveurs. Il les chargeait de tous les maux du 20ème siècle car, disait-il, ils avaient voulu se mêler de tout et de tous les conflits. Il gardait un souvenir très clair de la fin de la guerre où les américains survolaient les villes coréennes en lançant du fromage, du corned beef et je ne sais quoi d'autre, au-dessus des populations

affamées, sans abri, et il se revoyait, courir, à contrecourant de ces mouvements de foules, seul.

Cette guerre laissa des traumatismes qui le tourmentaient presque quotidiennement dans son sommeil puisqu'il se réveillait souvent en disant « j'ai rêvé » et quand on lui posait la question « de quoi as-tu rêvé ? », immuablement il répondait qu'il avait vu des militaires et des bombardements. Cette guerre avait provoqué le déplacement d'une partie de la population coréenne qui se trouvait au nord du fleuve Han, vers le sud de la péninsule, dans la plus grande confusion, avec des gens affamés sur les chemins et dans des trains bondés, où les enfants perdaient bien trop souvent leur mère. Dans cette tragédie humaine, il fallait sans doute mettre en œuvre des stratégies pour rester debout et je citerai Jean-Pierre ce que tu en disais dans ton texte après son décès :

« L'excellence scolaire peut vous tenir la tête hors de l'eau et entretenir la part de rêve. On peut croire qu'il s'y est employé ».

Beaucoup d'écoles étaient fermées, certaines étaient ouvertes sous les ponts dans les périodes de beau temps. Et c'est sans doute la curiosité de l'enfant et la soif de connaissances qui ont permis à Sang-Tai de se sauver. Ainsi parti de Séoul il se retrouva à commencer sa scolarité à Daejun, ville plus au sud.

Après cette scolarité retardée par la guerre (je crois qu'il commença l'école primaire à 8 ans), mais facile dans un milieu aisé et instruit, il connut de nouveau vers ses 18 ans la faim et les bidonvilles suite à une faillite familiale. Et malgré ses études dans le meilleur lycée de Séoul, il connut la difficulté de préparer les concours universitaires et celle de payer ses études. Sans baisser les bras il décida de faire son service militaire : durée trois ans, et une fois le service terminé, il n'eut qu'un but : étudier. Après avoir passé sa licence en Corée, il passa un concours pour être boursier du gouvernement français qu'il réussit. Et ce qu'il nomma la chance de sa vie fut de passer 8 ans en France à seulement lire.

Après une première année de galères à Strasbourg où il essaya de comprendre comment les étudiants français étudiaient et écrivaient, il décida de partir à l'université Paul Valéry de Montpellier où nous nous rencontrâmes. J'étais moi-même prise par mes propres études et ne m'intéressait pas particulièrement à ce qu'il lisait ; mais il passait son temps à lire, son plaisir du samedi c'était d'aller dans les librairies acheter un ou deux livres. Il menait, de fait, une vraie vie d'ermite. Je découvris plus tard qu'il avait lu des écrivains, des poètes, en vrac je citerai : Paul Valéry, Eugène Ionesco, Antonin Artaud, André Breton, Louis Aragon, Guillaume Appolinaire, René Daumal, René Char, Guillevic, (Tristan

Tzara, Alfred Jarry, , Georges Bataille, Roger Vitrac, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud Gérard de Nerval, Stéphane Mallarmé), des philosophes Lao Tseu, Gaston Bachelard, Pascal, Jung, Freud, Hegel, Nietzsche, Michel Foucault, Louis Althusser, Levi-Strauss, et même un mathématicien Grothendieck et d'autres encore .

Il soutint sa maîtrise dont le titre était « Ionesco et l'expérience du vide » en 1973, puis sa thèse de doctorat sous le titre « Aspects surréalistes de la création littéraire et théâtrale chez Ionesco : entre l'occident et l'orient » en 1976.

J'oserais dire que sa préoccupation était de retrouver dans la littérature et la pensée occidentale des éléments prouvant la réalité de cette quête de l'état de vide qui était pour lui la même que celle de l'état de satori de la pensée orientale. La voie d'accès la plus commune à cet état est la méditation mais les arts asiatiques de l'art martial à la calligraphie en passant par la peinture orientale qu'il aimait à nommer peinture littéraire, forment sans doute d'autres voies d'accès. Il a cherché à savoir par quelles voies directes ou indirectes, ces quêtes ancestrales en Asie étaient soudain apparues dans les œuvres occidentales. C'est ainsi que l'écriture automatique chez les surréalistes, la notion d'objet trouvé, la calligraphie, les arts martiaux (pas ceux mis en épreuves sportives bien évidemment) revêtaient un sens très particulier pour lui. Et je crois que la poésie courte faisait partie de ces activités.

Ainsi donc nous avons passé beaucoup de temps à chercher des cailloux que ce soit en France ou en Corée, recherche sans doute apparentée à celle de l'objet trouvé. Je ne résiste donc au plaisir de te citer encore Jean Pierre :

« Les cailloux ramassés au hasard des sentiers moins pour satisfaire le désir du collectionneur que pour accomplir le désir de l'enfant, sûr que son rêve l'attend : le caillou-monde, à lui seul image, image fractale de la montagne entière dont la forme, la couleur, la douceur au toucher sont des promesses de beauté, reflets de notre émerveillement ; ultime recherche de la sobriété absolue ».

Je me souviens de ces parties interminables de recherche de galets sur les plages de rivières, sous un soleil ardent en Corée et de ces parties, non moins interminables, de recherche de cailloux dans les torrents du Beaufortain, dans le brouillard. La notion de temps n'existait vraisemblablement plus pour lui dans ces moments-là et lors de ses trouvailles ses yeux pétillaient de cette joie de l'enfant. Nous avons donc une bonne quantité de cailloux à la maison, et encore il ne ramassait que les plus petits, car les cailloux, quand on est en randonnée il faut les porter. Quand son sac était chargé, il sollicitait

souvent les plus jeunes pour le transport.
Je pense qu'ils gardent tous le souvenir de Sang-tai et de ses cailloux.

Dans un autre ordre d'idées je me souviens aussi du tourisme que je dirai littéraire qu'il nous faisait faire: nous sommes allés à Sète plusieurs fois, dans le cimetière, pour le «Cimetière marin»; à Saint-Cirq-Lapopie pour Breton; à L'Isle sur Sorgue pour René Char, à Fontaine de Vaucluse pour Pétrarque, à Lacoste pour Sade, nous avons fait plusieurs fois le tour du Mont sainte Victoire pour Cézanne, séjourné à Arles pour Van Gogh et Artaud... etc. etc...

Il avait l'habitude aussi d'acheter des cartes postales dans tous les coins où il passait, non pour les envoyer, mais plutôt comme des petits cailloux qu'il conservait. J'en ai donc plusieurs boîtes à la maison. Les dernières qu'il a achetées c'était en juillet dernier à Yenne où In-Gang avait fait une exposition ; cartes d'oiseaux... et de chalets.

Sa carrière de professeur universitaire à l'université de Sung Kyun Kwan en Corée a sans doute été décevante pour lui. Il disait qu'il était difficile d'y voir des résultats. Mais je te citerai encore Jean pierre :

« Professeur KIM Sang-Tai, n'a pas été un professeur à la mode de « l'étudiant au centre » et autres fariboles dont il entendait la description en France, en répondant que cette tendance était universelle. Non, il a voulu être un professeur de la transmission ; professeur de la transmission, pléonasmisme pourrait-on dire ; bien-sûr mais les pléonasmes éclairent parfois les errements de l'époque. La transmission, c'est quand même un peu l'histoire de sa vie ; dans tous les cercles : familial, amical, professionnel. Transmettre ce que l'on a acquis par l'effort et l'étude, transmettre parce que nous sommes de passage, irrigués par le flux de la vie. Transmettre sans compromission, et surtout pas avec le régime politique auquel il n'a pas craint de s'opposer lorsque ses propres étudiants furent victimes d'une répression tyrannique »

Cette carrière, elle a été marquée par deux événements : un colloque qu'il avait lui-même organisé à Séoul « Image, Imagination, Imaginaire autour de Paul Valéry » en octobre 2002 avec l'intervention de 25 valéryens de 10 pays différents, me semble -t-il ; et des journées de la poésie avec des poètes français et coréens dont Claude Esteban ;

Je me plais à vous citer ce qu'il disait en 2006 dans la préface des actes de ce colloque :

« La poésie est par essence même, une expression spatiale plutôt que temporelle, exprimant ce qui est hors de la logique, autrement dit de la raison ou du conscient », il revenait sur le monde actuel « submergé par les images » et plus loin il faisait cette remarque sur

la Corée :

« Traditionnellement la Corée est un pays de poètes ; ses dirigeants y étaient nommés par concours de poésie. Autre lieu, autre époque, autres coutumes ! La poésie faisait partie de la vie quotidienne, elle était présente partout, sur les portes des maisons, sur les murs des jardins, sur les poteries, sur les paravents, elle accompagnait les peintures (ce n'est que plus tard qu'il parla de peinture littéraire). Surtout la poésie est en idéogrammes, comme une série d'images, écrites selon l'art de la calligraphie et donc comme un tableau pictural. Cette expression extrême orientale n'a pas besoin de passer par l'étape du calligramme d'Apollinaire, puisqu'elle en est un, intrinsèquement ».

Un peu plus loin encore, il écrivait « ainsi ce colloque Image, Imagination, Imaginaire autour de Paul Valéry » est une tentative pour faire se rejoindre l'Occident et l'Orient autour de l'image, élément principal de la poésie, de ce qui la produit par l'acte d'imagination et de ce qui y est profondément culturel ou au-delà du culturel ».

Dans ce contexte, toujours en quête de nouvelles découvertes, il se plaçait souvent à la frontière de la peinture, de la littérature, de la philosophie, de la musique. D'ailleurs, adolescent, il avait hésité, entre des études aux Beaux-arts ou des études de Littérature- philo. Quant à la musique qu'il connaissait bien, il en écoutait souvent et elle l'accompagna beaucoup tout au long de la maladie. C'est ainsi donc qu'il fit la connaissance d'In Gang, peintre et calligraphe, à l'occasion d'une de ses expositions, en 2003, je crois. Il commença, je dirai, à la prendre sous son aile, présentant que son travail rentrait tout à fait dans ce qu'il pensait de la peinture orientale. Au fil du temps ces deux -là unirent leur talent pour faire ces deux livres de peinture littéraire : « Un matin calme dans le Beaufortain » et « Poésie d'une encre noire ».

Il est amusant pour moi d'observer que ces deux personnages très différents, ayant tous les deux des caractères bien trempés, les poussant souvent dans la vie sociale et même familiale à l'affrontement, la réalité ou le quotidien leur étant souvent insoutenable, aient trouvé une relation aussi équilibrée et dynamique. Et dans cette relation qui était sans doute un peu celle du Maître à l'Élève je repense à ce qu'In Gang, lors de notre rencontre à Queige après le décès de Sang-Tai, disait :

« Je pense que vous êtes la seule personne qui ait complètement compris le monde de mon Art et sa profondeur. Vous avez essayé de me transmettre les connaissances philosophiques sur l'Art ».

Par hasard la semaine dernière j'ai retrouvé cette phrase dans la thèse de Sang-Tai :

« Le non-savoir, qui est tout autre chose que de ne rien savoir, évoque la nécessité d'un silence

dans les agitations du moi ».

Je pense que leur création artistique à tous les deux, entre bien dans cette phrase.

Sang-Tai a aussi travaillé avec un autre artiste de Queige, sculpteur, Jean Dixmier.

Ils ont fait selon mes souvenirs 3 expositions, 2 à Queige et une à Moutiers : une où Jean avait fait un travail de papier collage en relief à partir des poésies, une deuxième où il avait gravé les textes de Sang -Tai sur des plaques de métal qui étaient incrustés dans des cailloux et une autre à Moutiers où il avait fait des œuvres d'environ 120 cm sur 80 cm à partir des poèmes qu'il avait choisis. Ils étaient liés par l'amitié. Pour « expliquer ce travail Jean a écrit : « Histoire du Petit Poème qui devient grand » ; Sang-tai écrit un poème court sur un papier. Le papier se découpe, se déplie, devient relief. Il est léger, fragile, éphémère.

Le petit poème court en s'aidant de la pierre, du métal gravé acquiert du poids.

Le petit poème court, avec ses écritures coréenne et française, devient une grande illustration construite en matériaux variés : carton, pierre, plâtre, ficelle, papier d'emballage, peinture...

Le Petit Poème Court de Sang-Tai est content ; il court sur les panneaux lumineux de la ville de Moutiers ».

Jean, lors de la rencontre après le décès de Sang Tai à Queige a écrit un nouveau poème avec les poèmes de Sang-Tai que je vous lis, c'est comme un poème à deux mains : Les Conversations de Sang-Tai.

Depuis la Chavonnerie il parle avec le Mirantin, sous la pluie, sous la neige, sous le soleil, Eden. La nuit il écoute les chuchotements de la cascade ; Il parle devant le village invisible de Roselend, les pierres de la Petite Chapelle lui répondent. Il parle avec le vent des Pointières entre hier et aujourd'hui. Il parle à la Crête qui se courbe à cause de l'Apremont. Il parle à l'étoile du Berger au milieu des chevreuils qui s'amuse. Il parle parmi les pommes qui tombent et les champignons qui poussent par révolte. Il parle alors que les fourmis, les cigales, les ronces, les framboises, les lupins, les pucerons, les coccinelles, les chevreuils, les cerfs, les sangliers font une guerre mondiale. Il parle à la pierre silencieuse. Il parle, un instant, hors du temps.

La mort l'a laissé près de nous.

C'est en 2006 qu'il revint en France pour sa retraite. Il voulait s'y adonner aux joies du jardin et de l'écriture. Il avait depuis longtemps uni la poésie et le jardin. Il parlait souvent du jardin, de cette différence fondamentale qu'il trouvait entre le jardin coréen et le jardin japonais qui résidait, entre autres, dans le savoir-faire de la transition entre le jardin et la nature. Et nous avons en

Corée plusieurs fois visité un jardin qui s'appelait le jardin de Soswae, au sujet duquel il avait écrit en 2007 un article intitulé « Poésie et jardin, Les 48 chants de KIM Inhu du jardin Soswae de Yang Sanbo ». Etrangement il avait d'ailleurs découvert lors de notre première visite de ce jardin que ce poète du 16ème siècle était un de ses ancêtres. Nous avons traduit cette œuvre poétique qui comportait 48 chants sans d'ailleurs, en être vraiment satisfaits. Il écrivait encore une fois : « La poésie comme le jardin est l'expression d'une pensée spatiale. Ils ne peuvent être bien compris par la logique temporelle ou par la langue discursive. Mais le jardin est une réalisation concrète si bien qu'il y a une possibilité de saisir le dynamisme du jardin à l'aide de la conception de l'univers du poète et de la description poétique ».

Il avait de nombreuses idées pour son jardin mais la réalisation était plus problématique et demande sans doute du temps, une chose est sûre c'est que le plus beau des jardins, il le trouvait dans les montagnes du Beaufortain qu'il a arpentées dans tous les sens. Une joubarbe sur un rocher captivait son regard, tous les verts du printemps le faisaient rêver ; du Mirantin devant sa fenêtre il a écrit le poème suivant :

« La crête

*C'est certainement à cause des chatouilles
Qu'elle est tordue.*

*C'est certainement à cause de l'Apremont
Qu'en se courbant, elle s'est allongée ».*

C'est donc dans cette période de la retraite qu'il commença à écrire ses poèmes courts qui étaient sans doute comme un aboutissement de sa vie. Mais aussi comme me l'écrivait Chantal « son regard posé sur la vie était une perpétuelle quête d'apaisement avec la poésie comme un baume posé sur ses blessures ».

Pour terminer je me permets de raconter cette petite histoire qui me tient à cœur : c'était exactement une semaine avant sa mort, il avait une consultation à l'hôpital, consultation pour la douleur, il y avait le médecin et un psychologue qui le recevaient, il ne leur parla pas de la douleur, mais de la poésie et de la philosophie pendant presque une heure et quand on remit la discussion sur le problème médical, il leur dit avec un sourire «Vous savez, je suis comme un vieil arbre sur son rocher, je n'ai besoin que de quelques gouttes d'eau », nous laissant tous dans un silence, je dirai aujourd'hui respectueux. Le soir, en me remémorant ces quelques mots, je pensais à In Gang et à son affiche de l'expo à Yenne. Elle m'avait dit, au sujet de cette œuvre : « je n'arrivais pas à peindre, alors j'ai pensé à Sang-Tai » et l'on voit bien là un arbre à l'allure d'homme sur son rocher. Ils ont eu cette faculté dans l'instantanéité de faire surgir les mêmes images.

Les rencontres du mardi au Lyrique



Résonances – Poèmes sur un mot tiré au hasard

Chanson de printemps

Pollen Pollen Pollen Pollen
Pollen qui danse dans le vent
Pollen qui échappe aux abeilles
Pollen qui se transforme en miel
Pollen recueilli doucement
Sur la pointe des cisailles
Pollen sans toi la campagne sommeille
Tu es la star de la saison
Pollen qui nourrit les papillons
Et qui chatouille mes papilles
Atchoum !

(Cathy Cohen)

Catapulte

Catapulte, on m'a catapulté	Catapulte, qui devient une houle
Catapulte, je suis catastrophée	Catapulte, et soudain cette force
Catapulte, quelqu'un m'a bousculée	Catapulte, bouscule tout, féroce
Catapulte, hors de ma volonté	Catapulte, un boulet de canon
Catapulte, me v'là au premier rang	Catapulte, vient de me toucher au front
Catapulte, oui je suis tout devant	Catapulte, et la foule en colère
Catapulte, oh ! et puis j'y prends goût	Catapulte, renverse tout par terre
Catapulte, et me voilà debout	
Catapulte, à haranguer la foule	(Brigitte Frank)

Résonance

Sons qui se glissent
Se fauillent
Frappent et rebondissent
Sur le cuir lisse
Des tambours du monde
Vagues de vibrations
Qui s'élèvent en longs serpents
Energies en mouvement
Qui traversent le miroir éclaté
De la réalité
Et s'envolent vers des univers inconnus
Aux falaises bordées de néant
Où s'échouent les vagues de l'océan

(Yann Cherelle)

Le poème « **Le songe du parfum** » d'André Miguel se transforme en un nouveau poème « L'éloquence du printemps » (10mn)

*Les canards sèment
Des poignées de graines noires
Dans le ciel apprivoisé
Une mesure indicible
Ombres et lumières raient
Les reflets fragiles à travers
Les brumes basses*

*Une porte s'ouvre seule
La blancheur contient un lit
De songe et de parfum
Pour un hiver qui ferme les yeux*

Les canards picorent
Des poignées de graines jaunes
Dans le ciel définitivement bleu
Une mesure indicible
Ombres et lumières vivifient
Les reflets éblouissants à travers
La brume du matin

Une porte s'ouvre enfin
Sur un printemps qui cligne des yeux
Sa douceur contient un lit
De songe et de parfum

(Brigitte Frank)

L'éloquence du printemps

Songe de soleil et de douceur
Eclats de lumière scintillante
Les hirondelles sont de retour
Survivantes d'un lointain exil
Vagues de chaleur
Énergie du renouveau
Qui envahit la terre
Loin de l'obscurité glacée de l'hiver

(Yann Cherule)

Imaginer la fin du poème « *IVROGNE* » de Bernard Dimey

Ivrogne c'est un mot qui nous vient de province...

Proposition de dernière strophe par :

Hyacinthe Reisch

Certains longs matins étaient faits de surprises,
Aux bras d'hommes, de femmes, croisés dans la rue.
Mais moi je restais seul, quand le soir sous l'emprise,
Je pleurais, je pissais, je chantais tout à vue.
Ivrogne, j'ai bien cru maintes fois en mourir,
J'ai cru les histoires, j'ai cru quelques humains,
J'ai cru attraper quelque étoile en rire ;
J'ai cru la joie possible et très fort au bon vin

Fin du poème de Bernard Dimey :

Brigitte Frank

J'en garde un souvenir impérissable et
fou

La nuit était paresse, abandon, liens
brisés,

Et j'ai vécu bien pire que ces histoires
sans bout

Cette ivresse de jeunesse goûtait la
liberté

J'aurais aimé pouvoir te rencontrer un
soir

Avant ce grand naufrage, cet ivre-mort
sans âge

Qui sait, de te savoir heureuse de me
voir

M'aurait aidé peut-être à tourner cette
page

Ivrogne, c'est un mot que ni les
dictionnaires

Ni les intellectuels, ni les gens du gratin

Ne comprendront jamais...C'est un mot
de misère

Qui ressemble à de l'or à cinq heures
du matin.

Ivrogne et pourquoi pas ? Je connais
cent fois pire,

Ceux qui ne boivent pas, qui baisent par
hasard

Qui sont moches en troupeau et qui
n'ont rien à dire.

Venez boire avec moi...On s'ennuiera
plus tard

Poème sur « Pourquoi pas ? »

La porte à tambour

Pourquoi pas passer la porte à tambour ?

Tout ce qui ne soigne pas respire

La vie, j'en ai fait le tour,

Légèreté et colère du corps

Tout ce qui brille n'est pas or

L'ivresse et la rage et l'ire

Ont disparu au fil des jours.

(Cathy Cohen)



Par Linda Stroun



L'étranger

Comme l'oiseau migrateur n'ayant pour richesse
Que l'élan vital et la force de ses ailes
Le migrant quitte son toit fuyant la détresse
Le cœur palpitant, moins confiant que l'hirondelle

D'où qu'il vienne au-delà de mers ou de déserts
Le chemin de l'exil est parsemé d'écueils
Rescapé de guerre ou enfant de la misère
La terre promise est le pays qui l'accueille.

Il blondit ses cheveux, se peint les yeux d'azur
Masque son accent et déguise son allure
Parle avec fierté des ancêtres d'adoption
Croyant fermement à son assimilation.

A la nouvelle patrie il donne son cœur
Sa force, son travail et toute son ardeur
Quand il croit sa nouvelle identité forgée
On le pointe du doigt désignant... l'étranger.

Déçu dans son amour et doublement meurtri
Par deux fois orphelin d'une mère patrie,
Il sera désormais un arbre sans racines
Dans un jardin de roses aux longues épines.

Primé en 1994 par Les Poètes de la Cité
Edité dans le magazine des Nations Unies en 1994
Récité sur une radio en France
Récité à l'OMS en 2014
Récité par une classe d'élèves de l'école de l'Europe à la célébration annuelle de la Poésie, mars 2017

Le juif errant – Hommage à Marc Chagall

C'est un juif errant qu'un vent de haine balaye
Il s'en va chercher une autre place au soleil
Muni d'un brin d'espoir et de grosses godasses
Son bagage—fortune au fond de sa besace.
Une luminescence le guide dans le noir.
Son village est enfoui au fond de sa mémoire
Une église, archipel parsemée d'isbas,
Dont la coupole dorée crève un ciel trop bas.
L'âne, inébranlable, privé de pesanteur
Vole dans les sphères comme un planeur.
Le pérégrin est ainsi qu'un arbre inversé
Ses racines s'érigent droit vers la lumière.
Soutenu par la foi, au-delà des frontières,
Ses stolons reflouriront de sève racée.



Pour un idéal

Dédier sa vie
A tout prix
A tout prendre
Croire à son idéal

Se lancer corps et âme
A corps perdu
A grandeur d'âme
Vivre son Idéal

Jurer allégeance
Tel un chevalier
En quête de graal
Servir son Idéal

En faire sa devise
Sa terre promise
Sa cathédrale
Lutter pour son Idéal

En faire son diadème
Sa Jérusalem
Sa colonne dorsale
Réaliser son Idéal



Diamants amers

Au gré du vent sur la jetée
Je t'ai longtemps imaginée
Les cheveux pris dans l'eau du lac,
Noyée les deux pieds dans un sac.

Enfin couverte de bijoux,
Pour te lester autour du cou
T'ai mis mille pierres, diamants
Dont tu me parlais si souvent.

Tu n'as pas abusé de moi
Je ne t'amusais plus je crois ;
Pour survivre à deux dans un lit,
Il faut l'appétit et l'envie.

J'aime tes poignets et tes mains
Dans ton dos, fixés de ces liens,
Le nôtre le temps l'a rompu ;
Songer à l'arrêter me tue.

J'aurais aimé des jeux obscurs
Pour éclairer notre futur,
Mais le présent faisant demain,
Ton corps annoncera la fin.



Par Yann Cherelle



Chemins

Témoin du temps qui passe
Le poète découvre le monde
Vision d'horreur et de peur
Tant de chemins s'offrent à lui
Voie royale autoroute de la vie
Chemins de campagne tranquilles et sûrs
Sentiers escarpés et périlleux
Qui promettent enfers et paradis
Bien sûr tous mènent au même point de non-retour
Alors comment et pourquoi choisir
Trouver un chemin qui a du cœur
Le chemin du bonheur

Instant

Yeux fixés sur le vide
Attendre les vagues de sommeil
Voilà que montent
Les bulles de souvenirs
Qu'importe donc
Le passé est mort
Seul subsiste son reflet fantomatique
Se tourner vers demain
Mais demain n'existe pas encore
Alors quoi !
Maintenant !
Capturer cet instant si précieux
Qui déjà fuit
Et glisse dans les brumes de l'oubli



Souffle

Quand la terre devient trop grise
Quand les nuages menacent ma vie
Si l'amertume m'envahit
Si la dépression me mine

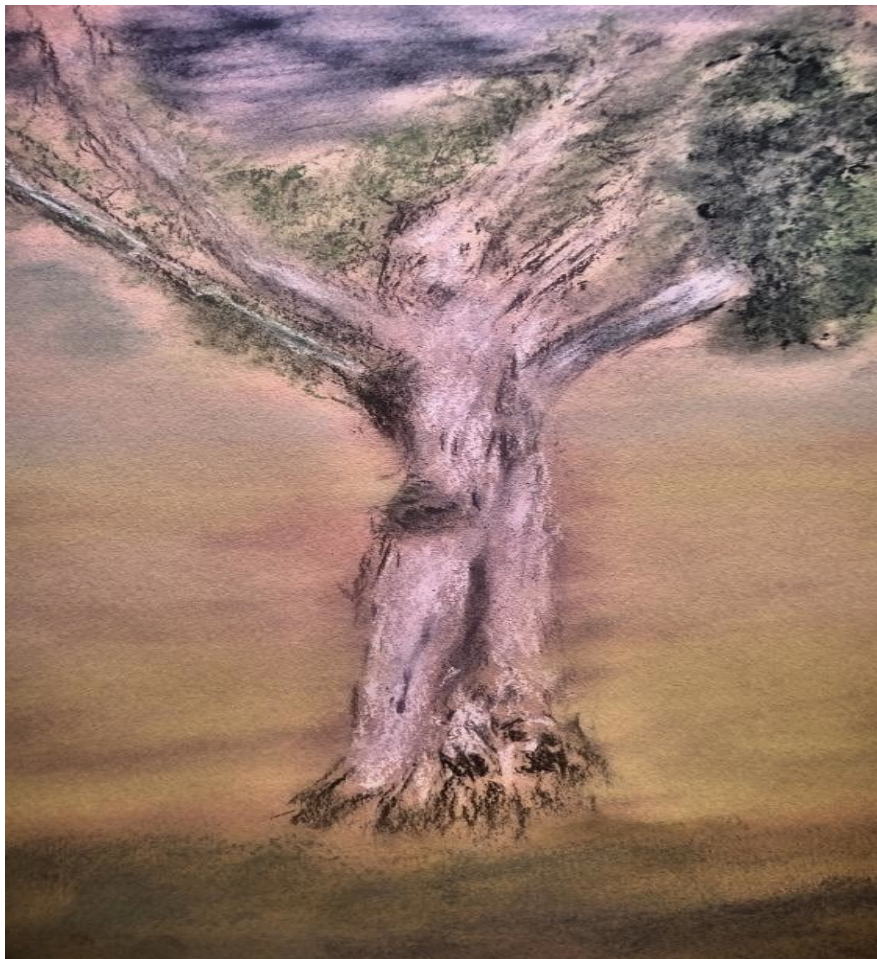
J'enfourche mon souffle
Domptant ses caracoles
Pour que rassuré il glisse
Se fasse filet et m'emmène

Vers d'autres horizons
Vers d'autres univers
Où brillent d'autres lumières
Où coule un autre temps

Là je m'enivre de rayons
Aux couleurs de diamants
Leur demande l'apaisement
Pourquoi pas la guérison

Me baigne dans un cosmos
Tout fait de vibrations
Qui à la vie me ramèneront
Comme un bouton de rose

Goûtant comme l'enfant
Aux douceurs du printemps
Au chant de l'oiseau
Oubliant tous les maux





Le cantique des abeilles

Poème de printemps gambade étourdimment
Dans la prairie fleurie que foule une biquette
Tournoyant follement où deux papillons blancs
Tiennent congrès d'abeilles... Ah ! la jolie scénette !

Il trempe ses rimes au cœur d'un nénuphar
Que broute la chevrette en toute innocence
Entre deux herbes bleues buvant l'eau de la mare ;
La nature s'affaire à tant d'exubérance.

Soudain prémonition au poème s'applique
La bête s'énerve, tord son ventre élastique
Puis tombe... une tique excentrique la pique ?

Poème ne joue plus ! Papillons se sont tus.
Butineuses pleurent la voix de Cassandre
Cendres bucoliques à l'ère du plastique.

Reflet dans un bol

Trouve un berbère pour lire en français
Le reflet de ses mains jointes
Au-dessus de la terre rendue vivante
 Par la nage déliée
 du poissonneux occupant
 de la cruche d'argile
Elles s'apprêtent
 À puiser cette eau qui respire
 en vaguelettes
Et s'avale par le visage
Elles saisissent la terre fuyante
Recueillent la carpe évanouie un instant
Coiffent les profondeurs de l'onde
Au peigne d'une harpe
Plongée vive au flanc d'un très soyeux songe fugace

La langue maternelle et sa ruche de mots
La langue adoptée bientôt immolée
Combien de buches aux feux de liberté
Réchauffent le désert ardent

Et l'Atlas drape le lit d'une géante





La rime du poème

La rime du poème était une clochette
Rappelant par son son d'argent ou de cristal
Le chant du flot vivant baigné de feu astral
Quand scintille le soir sur la vague replète.
(Alors de loin des voix chantent le chant de celles
Qui regrettent la voie auguste du ciel pur
Au temps jadis ouverte, et que comme un haut mur
Les empêche de voir les vives étincelles
Se groupant en concerts animant les planètes,
Et dont toute musique apparaît ici-bas,
Dont toute rime ainsi tire un secret éclat,
Reflétant en son or de merveilleuses fêtes.)
La rime du poème était une couleur
Dont s'ordonnait dans l'air l'arc-en-ciel sans limite,
Porte mystérieuse et à jamais en fuite
Pour le pas lourd de l'homme au triste et sombre cœur.
- Et des formes de nacre en ce chemin courbé
Dansaient le long de feux tout pareils à des lampes,
Rendant hommage aux cieux comme devant des rampes
On voit les mortels faire, au peuple exacerbé.
La rime du poème enfin était un geste
Pareil à ceux dont le héros selon les Vieux
Imprègne les hauteurs remplies d'astres soyeux,
Circulant et rythmés dans la voûte céleste
- Et si chacun est libre, une rime dorée
N'a rien qui justifie un rejet furieux,
Sa furtive splendeur brille parfois aux yeux,
Répandant autour d'elle une vapeur lustrée.

Tu venais comme Nymphé

Tu venais comme Nymphé, et tes baisers d'éclat
Transpiraient de blancheur sous l'arbre aux nœuds énormes,
Tes mains entraient tentacules dans mon corps las
Déployant les rubans légers de fine forme

Que les mages envoient dans les nappes d'éther
- Et voici qu'une étoile ainsi qu'un souffle d'or
A lui dans ma poitrine et que l'intime mer
A capté les rayons d'un nouvel astre au nord.

Ton visage brillait tout près sous mes baisers,
Et ton œil pénétrait ma pensée et mon âme,
Et tes bras m'entourant étaient fils irisés
Dont un vent inconnu fit s'élancer la flamme.

Autour de nous le chant des Gandarvas bruissait
Et leur secrète haleine aux parfums indistincts
Caressait ta joue, où mes yeux se posaient.
Et dans ma nuit a lui un singulier matin !



La Reine de Saba

(D'après un tableau de Myriam Israël-Meyer)

Sans visage, ô des fées jadis la reine insigne,
Tu parais, car tes traits sont indistincts aux yeux
Tant ta beauté sans nom semble venir des cieux,
Par-delà le regard, où te figure un signe :

Lisse ainsi qu'un mystère auguste des étoiles,
Ta face est le reflet du pur éclat d'un dieu ;
D'argent est ta parure, et l'or en tout lieu
Y scintille en flambant, vif sur ces brillants voiles.

Ô lune de ces temps où les vraies Immortelles
Vivaient sur terre avec au dos d'étranges ailes
Que projetaient des feux flamboyant de leurs fronts,

Voici ! le violon ravive ta couronne
En te berçant d'en haut d'éblouissants rayons,
Tandis que ta suivante aux mots divins se donne.





Le Printemps des Fées

Les fées,
Fatiguées par la lourdeur de l'hiver,
Se cherchent
Dans les endroits magiques de la terre,
Se retrouvent, s'embrassent
Dans cet espace
Où l'esprit n'est plus prisonnier dans le
corps
Mais bondit joyeusement
Jaillissant de lumière
Et se pose pour un instant,
Un instant béni,
Là où il trouve l'amour.

Donnez-moi cet instant
Et je vous donnerai une vie

Donnez-moi ce grain
Et je vous donnerai un être humain

Donnez-moi cette terre
Et je vous donnerai un univers.

Métamorphose dans le Musée Partie 1

Tes yeux, un couple de mariés,
Se posent sur moi
Avec la curiosité
D'un conservateur de musée :
« C'est quoi cette sculpture vivante ?
Cette relique d'une ancienne civilisation ? »
C'est la première fois qu'on m'appelle
« relique » !
Au moins en public !
Je dois être assez âgée,
Même la pierre, qui me donnait
Une illusion de jeunesse,
Commence à craquer.
Tu me regardes un peu trop longtemps,
On dirait que tu attends une réponse,
Mais, tu ne connais pas les règles de pierre
et de chair ?
Je ne peux pas parler – je suis pétrifiée !
Dans un silence sablé,
Tu passes tes doigts sur mon nez délabré,
Mes lèvres poussiéreuses,
Mon ventre, rond et profond,
Émerveillé par la partie manquante
De ma fesse droite,
Songes-tu à la reconstituer ?
On dirait que je te plais...
Tu attendais la froideur de la pierre
Tu as touché la douce chaleur d'un
mystère....



Par Aline Dedeyan



Texte en VRAC – Galerie / Lectures publiques – 20 mars 2019)

Des gorgées dures à avaler
Mars 2019
Je mange – *como, un poco, mucho, tanto, nada*
Je chante – *Singing the blues – singing the blues*
I've got my heart in my panties.
Et ce jour-là le silence
Ferme-là, je t'en prie ...
Des journées assombries,
Hors du temps, du social
S'aplatissant ...
Dans ces lieux
De machines spécialisées
Pour personnes éclopées
Corps déformés, usés, opérés
Meurtris de douleurs et d'incapacités
--- Aie, aie, aie
Non, je ne l'ai pas voulu ...
Ces face à face
Avec des visages
Aux sourires tordus
Cheveux blancs
Ternis, colorés et collés
S'accrochant, croyant...
Aux extrémités de l'existence.

Se réconcilier enfin
Avec son identité brisée.
Prenant de l'eau de partout.
J'y étais – j'ai dit, j'ai fait
Olé... Olé ...
Finie la parenthèse
L'Occupation, avant et après,
Deux guerres meurtrières
Aux générations sacrifiées
Enfermées dans des tabous,
Peurs, interdits et
Privées de liberté.
Le mari, l'amant disparus,
Le père et le frère tués
Femmes et enfants affamés ...
Et maintenant ?
Comment faire le grand saut
Dans la logique
Des temps présents ?

Toi, tu rigolais,
Femme émancipée
En te faufilant dans ces lieux de plaisir
Sexo-impulsions improvisés
Politiquement corrects et
Parfaitement commercialisés.
Surtout les mercredis
Quand tu ne travaillais pas,
Les enfants étaient occupés
Et ton conjoint absent.

Elle – qui représentait la société civile,
Engagée à fond
Présente à toutes les réunions/actions
Sur les droits de l'homme
Pour emmener, disait-elle,
La conscience humaine
Publique et personnelle
Aux normes supérieurs –
Et – *glory be* – universels.
Je te respecte même si je ne t'aime pas.
Je te salue même si tu ne me vois pas.
Elle n'est jamais revenue

Lui ne fonctionnait qu'avec son PC
Les mains agiles, le regard focalisé
Fusionnel aux centaines de programmes
S'en servant également
Pour tout acte de vie moderne
Y compris le choix
De sa compagne de vie
Ou du moment.

You looked so beautiful, honey !
Ensemble tous
Nous manifestions
Contre les élections.
Contestant leur fiabilité
Aux résultats non escomptés
Sachant que les candidats en opposition
Visaient un même pouvoir
L'Intérêt personnel
Contre l'intérêt général
De la population.
Et, désabusés -
Affaire de Donald Trump -
Et, cloués au silence, nous disions :
« *Hang on - even if you can't turn him down* ».

Vous, ventres déchirés
De peur et de révolte
Minorité chrétienne de Der- Ez-Zor.
Vous ne pouviez plus supporter
La vie en Syrie
Pendant les huit ans d'insurrection
Et de guerre injustifiée.
Père aveuglé
Sœur suicidaire
Et la mère serrant dans ses bras
Un bébé otage hurlant.
Comment sortir de cet enfer ?
Sans laisser de victimes
Aux mains des djihadistes
Saignant les innocents !
Ils – s'entraînaient au foot.
Le ballon - Dieu tout puissant

Gagnants ou perdants
Toujours affutés et en forme
Pour une suite de matches
Que l'on triche ou
Que l'on dépasse
La ligne rouge
Se valent de happenings incontournables
Charriant des millions – *oh yes* –
Des millions
Dansa toutes les poches du monde.

Y'a du chaos dans l'air.
Les nouveaux ordres mondiaux
Ont de la peine à se faire.
Alors que les informaticiens
Ratissent les limites du digital,
L'esprit s'affole
Au gré des vents violents
Soufflant en toute direction.
Let it be – let it be – and it will be !



Par Emilie Bilman



Rêveries

En ce jour d'été quand une brise douce salue le lac
Le calme couronne l'espace-eau et mes yeux

Se reposent sur l'onde aux reflets indigo.
Les cygnes-rois trônent sur l'onde lacustre

Et des couples de canards se pavent sur l'eau.
Entre deux passages de poésie, je contemple

Le pouvoir du poète qui me mène en communion
Avec les faits banals de la vie de tous les jours –

Tel le goût d'une bière ambrée bien fraîche
Qui étanche ma soif remplie de rêves brisés

Ou la découverte d'un banc qui m'accueille
Sous l'ombre d'un marronnier dans la canicule

Ou encore, le passage des étourneaux lors
Des trajets migratoires au-dessus du Rhône,

Les truites qui sautillent, plongent, et dessinent
Des cercles concentriques dans l'onde éphémère

Pendant le sommeil du soleil saumoné, lent et indolent,
Quand le jour tiède d'été cède au crépuscule indigo.

Par Galliano Perut



Wanted

Passant, mon ami,
Au coin d'une rue
Sur un mur délavé,
En quelques traits
T'as tiré mon portrait.
Ainsi ma tête mise à nu,
A maintenant un prix :
Me voici devenu bandit.

J'suis pas un bandit ordinaire.
J'suis un bandit résistant,
Un bandit non-violent
Qui fait peur aux grands
Et rire les enfants...
Un bandit inexistant.

Hommes épris de Paix,
D'amour et d'amitié,
N'ayez qu'une pensée :
L'amitié...seule richesse,
Et tout vous sera donné

L'amitié...seule richesse,
Et tout vous sera donné.

L'amitié...seule richesse,
Et tout vous sera donné.

*Depuis,
Aux sons de ma guitare
J'parcours le monde.
Par monts et par vaux
A pas de géant,
J'veis chantant :*

*Depuis,
Aux sons de ma guitare
J'parcours le monde.
Par monts et par vaux
A pas de géant,
J'veis chantant :*

*Depuis,
Aux sons de ma guitare
J'parcours le monde.
Par monts et par vaux
A pas de géant,
J'veis chantant :*

Par Brigitte Frank



LE MELEZE

A l'ombre grise du mélèze
Sur le rocher taché
De mousse et d'aiguilles dorées
J'ai respiré à l'aise
Le silence
Dense
Et le cri des choucas
S'éloignant d'ici-bas
Volant de cimes en cimes
Comme un poème en rimes

Le soleil chaud du rocher
A fait reculer goutte à goutte
La dentelle de neige
Plus de doute
Sur cette pierre grège
J'ai trouvé la paix des yeux
Force vivante de ce lieu
Sur qui je me suis reposée

PRINTEMPS TIMIDE à LA MONTAGNE

Bourgeons verts
Sur l'épine-vinette
Musique de l'eau forte, chantante
Et bondissante dans le ruisseau
Neige ramollie par le soleil
Crocus en délire
Sur les pentes verdoyantes
Odeur d'herbe chaude
Le long des sentiers
Journées plus longues jusqu'au soir
Les niverolles au ventre blanc
Se cherchent
Deux par deux
En oubliant de voler
L'air est léger
Comme parfumé
Mais froid lorsque le soleil tombe
Il y a loin jusqu'à l'été

TOUT FEU, TOUT FLAMME

Tout feu, tout flamme
Partir bille en tête
Dans le feu de l'action
Brûler d'amour
Être pris d'une passion soudaine
Pour l'art, la politique, le théâtre
Une passion qui dure
Tiens ! Brûler les planches
Pourquoi pas

Mais au feu de l'action
Au cœur des émotions
Attention, l'incendie
Qui détruit tout sur son passage
Et ne laisse que cendres
Arbres noirs
Et les yeux pour pleurer
Pourrait tout ravager

Avoir près du feu
Un plan d'eau
Empli de tous les sentiments
Amour, tendresse, attachement
Qui tempère l'élan
Refroidit la brûlure
Et reflète les liens
Modelés par le temps
Et qui durent

Ne pas tuer le feu
L'enthousiasme ou l'envie
Mais en faire comme un jeu
Sous les regards ravis
Et le rendre vivable
Dans un bonheur palpable
Comme un beau feu de joie
D'une reine ou d'un roi



L'ECUYERE

L'écuyère danse
Dressée sur son cheval
Comme en apesanteur
Ils ne font qu'un
Au rythme du galop
Lui régulier, puissant
Elle féminine, aérienne
Comme une libellule
Posée sur une prêle
Est-ce possible
Est-ce réel

Le public vibre à ses exploits
Et quand dressée sur sa pointe
Elle semble prête à s'envoler
La jubilation de la foule
L'aide gracieusement à retomber
Dans un arrondi qui s'enroule
Moment de rêve au dur travail
Qui fait chanter l'âme et le corps
Sans faille

Par Blurette Staeger



Laalebasse de bienvenue,

Le soleil au zénith, elle abandonne à son aînée la cuisson délicate du tô,
Précipitamment le dernier né, la morve au nez, est accroché sur le dos,
Et d'un geste élégant elle pose en équilibre sur la tête, un seau.

Le canari est vide, laalebasse de bienvenue n'a plus d'eau,
L'étranger est annoncé pour bientôt.

Elle traverse le village et prend le sentier qui suit le fond asséché du marigot,
Elle marche longtemps, chaque puits est à sec, même pas un seul asticot.
Tous les sanglots et tous les chants, hélas ! ne rempliront pas son seau.

Le canari est vide, laalebasse de bienvenue n'a plus d'eau,
Et l'étranger assoiffé a trop chaud.

Elle court autour des gigantesques fromagers nus et s'en remettra au griot,
Maimouna croit à l'esprit et n'est pas surprise que l'interpelle un oiseau,
Zzz, « allonge-toi à l'ombre de ce manguier en fleur, pose ton fardeau ».

Le canari est vide, laalebasse de bienvenue n'a plus d'eau,
Et l'étranger enlève son sac à dos.

Le geai enjôleur et beau siffleur s'installant sur sa main lui chante des palinods.
« Des hommes dans le désert partagent le thé fort et sucré, un rituel avant le repos,
Demain ils marcheront sans arrêt car plates sont les bosses des chameaux ».

Le canari est vide, laalebasse de bienvenue n'a plus d'eau,
L'étranger a apporté un cadeau.

« Des gros poissons nagent dans de vastes lacs clairs, profonds et très beaux,
Car il pleut pendant des jours et du coup le soleil disparaît, un sacré fléau,
Les gens en perdent leur sourire », th.. là Maimouna n'en croit pas un mot.

Le canari est vide, laalebasse de bienvenue n'a plus d'eau,
L'étranger est étonné par ce chaos.

Maimouna crie, les vieux récitent des litanies en se penchant sur leurs maux,
Le village est aux abois, chacun va égoutter son canari, Abou prend son vélo,
Il va voir au village voisin au puits du caïman sacré et lui donne un agneau.

Les canaris sont vides, laalebasse de bienvenue est pleine d'eau,
Le blanc a tout bu. Ho là là, quel ballot !

Vite une fête est organisée Maimouna part à travers brousse faire un fagot
Le balafon résonne dans la tombée de la nuit, chacun allume son falot
La coutume est respectée l'étranger a bu et mangé, il a offert son cacao.

Les canaris sont vides, laalebasse de bienvenue n'a plus d'eau
L'étranger dort à côté d'un marmot

© Blurette 2005



Par Albert Anor



Inventaire

Un jour nous serons allongés et invaincus
Riches sans ennui nos émois dispersés
Nous marcherons sur les malentendus
Avec les caresses de l'aube

Nous toucherons avec nos fronts la porte de sortie des artistes
Avec les éclopés du sentiment académique
Nous fermerons les livres saturés de mots pauvres en idées
Pour adopter des postures insanes

Nous laisserons les fenêtres ouvertes pour l'inventaire de nuit
En attendant le caractère poignant des choses fugitives
Et l'improbable grain de beauté de l'aurore blessée
Un mot de trop d'un pas de loup

Livreea

Depuis la Clarté jusqu'au Cheval blanc
S'étend encore un vaste fossé de braises
à peine refroidies

Qui ne pourra être comblé
Que par les larmes du désir avorté

Vous le souffle de mes remords
Dans le puits de mes incertitudes
Je découpe les filigranes du hasard
Avec ma lame aiguisée du couteau des passions

Je rencontre des gens qui disent **on**
Et trichent avec le sensible

Mon temps ne compte pas
Et je plante la graine des songes urgents
Pour vous voir à la porte de ma page
A portée de messages
attentionnés
L'odeur prégnante de votre absence
Domine

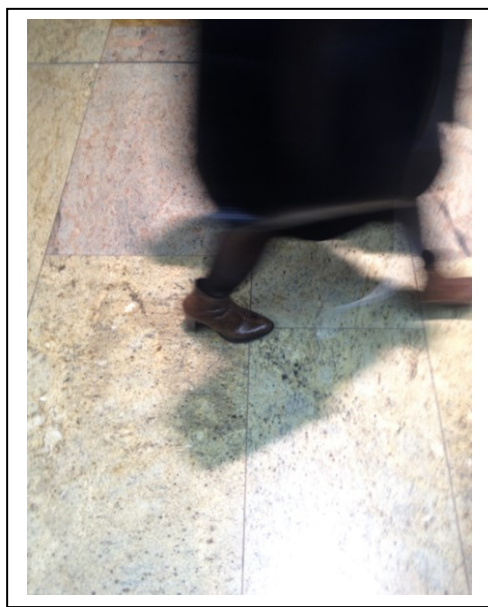
Disparition

Il voyage sans bouger sans voyager
Il voyage déjà immobile
Il part quelque part qu'on ne voit pas
Qu'on ne sache pas où est ce quelque part
Il se déplace comme dans un faux rêve
Il est là sans y être paralysé par une peur
Qui est plus que peur
Plus près de loin que de près
Plus loin que l'on croit des émotions
Plus près de nulle part que de quelque part

Il s'agite pourtant ne bouge plus
Il se déplace par rapport aux gens
Les autres ne le voient pas
Déjà absent il était très loin vraiment
Il était pourtant encore présent
Il était absent encore dans son fauteuil
Ne sachant pas où aller
Pourquoi quitter
Ce que l'on ne veut pas quitter

Inutile de s'agiter crier prier...

Tous disaient c'est la loi
C'est normal
C'est la vie le flux et le reflux
Quoiqu'il explorât autre chose que les marées
Il voyageait pour de bon
Porté par d'autres hommes en noir
Sur un trajet tracé d'avance
Loin des regards tristes au-dessus des interstices
Sur une voie sans issue
Vers une gare désaffectée avec « arrêt sans demande »
Lui qui ne demandait rien
Ou tout au plus un répit impossible
Une sortie de crise en renonçant à l'absence
Avec l'éternité bien pliée en guise de faire part
L'angoisse vissée au corps déconfit



Par Giovanni Errichelli



Mon ami Rousseau

Je me sens comme toi mon bien cher
compagnon
L'esprit tiré entre le dire et la façon
Poussé par l'Idéal qui n'a de compromis
Freiné par le corps à la nature soumis
Si l'âme est infusion de suprêmes
valeurs
Comment ne pas agir pour être à sa
hauteur
Comment bien manœuvrer dans cette
glaise molle
Sinon par la flamme sacrée d'une action
folle ?

Il faut bien persister vers la voie du
sommets
Regarder droit devant sans jamais faire
arrêt
Reculer seulement pour reprendre un
élan
Voici-là qui me plait : voler haut face au
vent !
Dans le ciel infini il n'y a de limites
Là-haut mon ami où désormais tu
habites
Elle n'est plus ! l'ombre de l'ennemi qui
t'irrite
Ni celle de ceux autour desquels il
gravite

Équilibre

Quand le ciel qui conçoit,
Touché par la beauté de la mer,
Sa foudre donne
Et que la terre,
Charmée par l'ange qui tonne,
En son âme reçoit,
Durant un bref instant,
Sur la balance du Verbe
L'équilibre est parfait.



Récital d'automne



Les Poètes de la Cité produiront un récital de poésie le

Samedi 12 octobre 2019

14 h 30

Maison de Quartier de Saint-Jean

Chemin François-Furet 8
1203 Genève

(Entrée libre)

Programme disponible bientôt sur le site Internet de l'association :

<http://lespoetesdelacite.ch/recitals.htm>

Devenir membre

Vous écrivez des poèmes et cherchez à les partager avec des personnes animées par le même esprit, dans un cercle convivial ?

Vous n'écrivez pas, mais aimez la poésie et cherchez des personnes avec qui partager votre passion ?

[Devenez membre actif de l'Association](#)

[Devenez membre sympathisant de l'Association.](#)

Veillez adresser votre demande à :

Association les Poètes de la Cité
p.a. G. Errichelli
1 rue Liotard – 1202 Genève



© 2019, Les Poètes de la Cité

(Tous droits réservés aux auteurs
pour leurs contributions individuelles)



Écho de plumes

(Revue en ligne)

No ISSN 2297-8399